C’est dans cette jolie maison de campagne que Poun-ting-koua donna, le 45 novembre 4844, au ministre français , un brillant sing-song suivi d’un grand dîner. La légation de France et plusieurs officiers de la division navale avaient été invités. La représentation eut lieu dans le grand salon et non pas dans la salle de spectacle ordinaire. Elle s’annonça par une musique infernale de gongs, de *taï-tcha* (timbales), de *taï-kou*, sorte de tambour de basque, de *y-in*, petit violon à une corde, de flûtes, de clarinettes, et de *djad-ko* (trombone). On commença par un vaudeville divisé en plusieurs actes. Un mari, cédant à un accès de mauvaise humeur, reproche à sa femme d’avoir vieilli. On imagine la fureur et le désespoir de l’épouse outragée. Cependant le mari ne tarde pas à se repentir de sa violence ; il cherche à apaiser le courroux qu'il a provoqué, mais en vain. La femme reste inflexible, elle va même jusqu’à déchirer la face de son époux d’un coup bien appliqué de ses longs et redoutables ongles. L’infortuné mari se met à son tour à pleurer et s’essuie piteusement le visage. La situation se prolonge ainsi à travers les développements prévus d’une pareille donnée; d'une part, l’époux mal- adroitprend sa voix la plus tendre, il emploie les arguments les plus irrésistibles pour guérir la blessure faite par sa colère ; de l’autre, la femme s’essaie de son mieux à jouer la cruelle, et elle épuise complaisamment tout son répertoire de coquetteries conjugales. Est—il besoin d'ajouter que, l’amour reprenant bientôt le dessus , il vient un moment où l’épouse relève, avec un geste plein de bonté et de noblesse, son pauvre mari, devenu d’une galanterie chevaleresque? Désormais la paix est conclue, et, dans ce ménage un moment livré à la discorde, l’harmonie ne sera plus un instant troublée. La conclusion qu’on peut tirer de cette petite pièce est des plus morales; c’est que deux époux doivent savoir vieillir ensemble, sans s’apercevoir, ou du moins sans se plaindre des changements causés par les années.

La représentation n’offrit d’ailleurs rien de particulier , si ce n’est que le rôle de la dame était rempli par un Chinois passablement déguisé, car les femmes ne sont point admises à figurer dans les *sing-song*. L’acteur chargé de ce rôle tint pendant toute la pièce la main droite en l’air, dans une attitude démonstrative. Etaitce pour exprimer la menace , on bien se conformait-il à une règle du théâtre chinois ? C’est ce que nous ne pûmes savoir. La musique se faisait entendre à de courts intervalles, comme dans nos vaudevilles. Les acteurs chantaient leur rôle plutôt qu’ils ne le récitaient, et cela d’une voix aiguë et désagréable. On voyait paraître de temps en temps quelques personnages grotesques, portant sur la tète d’étranges ornements en forme d’oreilles de quadrupèdes. Plusieurs d’entre eux étaient coiffés d’énormes plumes de faisan, qui allaient par moments se brûler aux lustres. Les gestes de tous ces comédiens étaient des plus grotesques’, on n’y trouvait aucune vérité, aucun naturel. Ce défaut n’en paraîtra que plus surprenant, si l’on songe que le goût des représentations théâtrales est un goût populaire en Chine. On joue la comédie dans les rues et sur les places publiques aussi bien que dans les temples et dans les palais. A la vérité, les spectateurs se contentent à peu de frais. Il n’est pas rare de voir improviser en quelques heures un théâtre formé tout simplement d’une estrade recouverte de nattes, soutenue par des pieux et un échafaudage en bambou à trois ou quatre mètres audessus du sol. Avec une mise originale, des costumes éclatants et bariolés, des coiffures pyramidales et une longue barbe postiche, les acteurs, pour peu qu’ils sachent animer leur pantomime , sont sûrs de plaire à la foule. Un de leurs divertissements consiste à courir en rond les uns à la suite des autres, armés de chasse-mouches en crin. La tolérance des Chinois en matière de récréations dramatiques éclate surtout quand il s’agit de suppléer par l’imagination à quelque lacune de la mise en scène. Ainsi un personnage qui devra monter à cheval simuléra le mouvement qu’il ferait pour enjamber son coursier , et il sera censé être en selle. Les unités de temps, de lieu et d’action ne sont pas traitées moins cavalièrement , et la morale publique est quelquefois médiocrement respectée. Rien de plus comique que les efforts que font souvent les acteurs pour remplacer, au moyen de la voix humaine, l’accompagnement de l’orchestre ; ils poussent alors en chœur, à certains intervalles, des cris aigus et traînants, destinés à imiter les aigres accords du *taikam* et du *y-in* , méchantes violes chinoises. Nous retrouvâmes toutes ces bizarreries dans la représentation donnée chez Poun-ting-koua.

Après le vaudeville, la scène fut envahie par une troupe de saltimbanques qui s’étaient peint très artistement le visage , et qu’on autait dit masqués. Une laide petite femme, déguisée en homme, se mit à pirouetter; puis , des hommes habillés en femmes , armés d’épées et de piques, coururent en cercle, se poursuivant les uns les autres. La musique devenait de plus en plus étourdissante. Les évolutions des sauteurs s’accomplissaient autour d’une pyramide de chaises, sur laquelle s’était juché un des personnages de la troupe, qui contemplait cette lutte bouffonne avec une gravité imperturbable. Un jeu d’épées et de lances fut surtout vivement applaudi ; on eût dit que tous les combattants allaient s’entretuer.

Cependant, malgré la musique et les tours grotesques des saltimbanques, les spectateurs commençaient à donner quelques signes d’impatience. Des bruits fort inquiétants s’étaient répandus. La soirée s’avançait, et le bateau qui devait apporter le dîner de Canton n’était pas encore arrivé. On échangeait à ce sujet mille suppositions. Ce bateau avait-il chaviré? Etait-il tombé entre les mains des pirates ? Le malheureux Poun-ting-koua, habitué à faire si grandement les honneurs de sa maison , paraissait vraiment au désespoir. On put craindre un moment que le suicide de Vatel ne trouvât son pendant en Chine. Enfin les alarmes ces¬sèrent. Le dîner était arrivé, et non pas un dîner chinois , comme l’annonçaient quelques alarmistes , mais un magnifique dîner européen, auquel ou fit large-ment honneur. Ce ne fut que vers minuit que nous primes congé de l’aimable Poun-ting-koua pour retourner à Canton , les uns en *tankas*, les autres en bateaux de fleurs.

Le 25 mai 4845, une catastrophe épouvantable eut lieu à Canton à une représentation publique. C’était l’époque à laquelle on célébrait la fête des dieux des campagnes , fête qui ne se passe jamais sans nombreux *sing-song*. On avait donc élevé un théâtre et plusieurs édifices en bois pour les spectateurs, dans la cour de l’Académie des examens, qui n’a malheureusement que deux issues dont l’une se trouvait fermée ce jour là. Le théâtre était situé entre les deux portes ; trois estrades pour le public se trouvaient au milieu de la cour. Pendant la représentation, une vieille femme qui fumait dans une des loges , laissa , dit-on, tomber du feu de sa pipe. En un instant, tout l’édifice fut en flammes. L’incendie se propagea avec